

Album : tristesses helvétiques

Autor(en): **Dubuis, Catherine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **28 (1991)**

Heft 1061

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1021137>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Tristesses helvétiques

«Le Grand Réduit, c'est d'abord le lieu où toute la famille suisse cache ce que l'on ne doit pas voir; lorsqu'il est "National", c'est le lieu de refuge ultime qui permettra aux hommes de survivre au déluge atomique et de repeupler la terre; c'est enfin tout ce qui pourrait être "grand" — la liberté, la solidarité, la justice sociale — réduit à un slogan mercantile et publicitaire.»

Cette épigraphe reflète sans ambiguïté les intentions de l'album. Je connaissais déjà *Contes de la ville quotidienne*, recueil de photographies en noir/blanc, comme ici, et qui déjà proposait une «vision des réalités sociales dans les images de la vie quotidienne», cherchant à répondre à des questions telles que: comment vivent les gens, comment travaillent-ils, où habitent-ils, comment se déplacent-ils? Préoccupations, il faut le dire d'emblée, non pas d'ordre sociologique ou géo-urbanistique, mais proprement politiques.

On peut discerner deux axes dans le choix d'images proposé. L'un joue sur le contraste brutal entre la vie des gens et cette autre «vie», ce mirage que construisent sans la moindre vergogne, mais avec le cynisme le plus pur, les messages publicitaires. C'est à mon sens le plus «facile». L'autre se base sur l'insolite, mais un insolite spécifiquement helvétique; je veux dire par là que ces photos nous renvoient du pays une image cachée, occultée, dans laquelle nous avons quelque peine à nous reconnaître, et par là même stimulante pour les consciences encore en éveil, sur lesquelles «la porte blindée du grand réduit» ne s'est pas encore refermée.

Je vais essayer de faire la «lecture» d'un de ces reflets.

C'est d'abord une femme. Oui, je pense que c'est elle que l'on voit en premier, au centre de l'image. Elle nous tourne le dos, accoudée au balcon, et regarde vers le fond, où il y a des arbres en ligne, un champ devant, derrière des constructions basses (une station-service?), puis le ciel par là-dessus. Mais la femme ne regarde pas le ciel; sa main gauche levée, dans un geste que je sens plein d'inquiétude, elle guette. La main est posée sur les cheveux, à mi-chemin entre la remise en place d'une mèche et le souci de se protéger d'un soleil vague, brumeux, dont la lumière cependant crée une ombre à la gauche des voitures qui circulent en contrebas de l'image. Au-dessus d'elles, les corolles claires des

grands lampadaires publics, fleurs bien plus présentes, plus vivantes, que l'incertain dessin des arbres nus, si loin de nous, si loin d'elle qui, de toute manière, ne les regarde pas. Car j'ai soudain la certitude que ce qu'elle guette ainsi, c'est précisément l'un de ces véhicules, montant la rue en pente sous les longs cous blancs des lampadaires. Et il faut bien le dire maintenant, cette femme, déjà prisonnière de son inquiétude, l'est encore bien plus de la carcasse de béton au sein de laquelle elle se tient. Mais elle

ne le sait pas. Et pourtant, ces féroces mâchoires sont prêtes à l'engloutir, elle, son geste fragile, sa préoccupation, son attente. Que croit-elle pouvoir faire de la liberté, dont on lui a peut-être parlé? Les mâchoires la tiennent, et tant d'autres de son espèce, dans le petit bassinnet rectangulaire auquel elle s'accoude. Jusque là, mais pas plus loin, disent-elles, en attendant que je te dévore, toi et tous ceux de ton espèce. Elle ne se retournera pas, nous aurons beau faire, elle ne sait pas qu'elle pourrait ne pas être seule; elle est seule, irrémédiablement.

Catherine Dubuis

Le Grand Réduit, photographies Interfoto, Genève, Editions «Que faire?», 1991.

